## LE FIGARO 5/04/23

## «Le matin, il faut que je me fasse violence pour y aller»: ces enseignants en fin de carrière usés par le métier

Par <u>Caroline Beyer</u> Publié hier à 19:39, Mis à jour hier à 19:58

RÉCIT - Entrés en activité sur le tard après des études longues, ils n'imaginent pas jouer les prolongations jusqu'à 66 ou 67 ans.

«Un an de plus, on pourrait se dire que ça ne change pas fondamentalement la donne. Mais la vraie question, c'est l'aménagement des <u>fins de carrière des enseignants</u>. Il faudrait enfin se pencher sur cette question. Permettre, par exemple, à cinq ans de la retraite, de travailler à 75 %, en cumulant avec une partie de sa pension. On ne peut pas laisser des gens se traîner jusqu'à 66 ans, sans perspective d'évolution. Ce n'est souhaitable ni pour les profs, ni pour les élèves.»

Directrice d'école maternelle en Meurthe-et-Moselle, Magali Leclaire, 52 ans est «en pleine forme». Si le temps qui la sépare de la retraite ne lui paraît pas insurmontable, c'est parce qu'elle est motivée par «le management d'équipe» - directrice, elle est déchargée de classe depuis 2011- et ses fonctions syndicales, au SE-Unsa.

«Si je devais reprendre une classe, ce serait des CM2. C'est plus facile avec les grands, explique-t-elle. À condition de ne pas avoir trop d'élèves souffrant de troubles des apprentissages ou du comportement.» Comme beaucoup d'enseignants du primaire, elle rapporte les difficultés à gérer la multiplication de ces troubles, au fur et à mesure que progresse l'idée d'«école inclusive», sans que les moyens humains suivent.

En trente ans de carrière, elle constate aussi que «la considération pour l'enseignant» a considérablement décliné. «Avant, les familles nous croyaient. Aujourd'hui, nous sommes systématiquement remis en question. Tout le monde connaît notre métier mieux que nous, résume-t-elle. C'est moralement usant. Avec l'âge, on a moins envie de se justifier.»

À 3000 euros net - le 3 échelon de la classe exceptionnelle, à laquelle peu de professeurs des écoles accèdent -, Magali Leclaire ira jusqu'à 66 ans «pour ne pas avoir de décote». Elle a veillé à avoir une carrière «sans interruption, à 100 %». «Dans mes fonctions syndicales, je constate trop souvent les effets négatifs des congés parentaux et des temps partiels», préciset-elle.

## Un bilan amer

En moyenne, le montant des pensions des femmes de l'Éducation nationale parties à la retraite en 2021 se situe à 2626 euros brut par mois, contre 2932 pour les hommes, soit une différence de 306 euros, selon les chiffres du bilan social du ministère. Si les professeurs sont retraités à 62 ans en moyenne, l'âge de départ est plus élevé pour les hommes (61,2 ans dans le premier

degré et 63,2 dans le second) que pour les femmes (respectivement 60,3 et 62,8). Dans une profession féminisée à plus de 70 %.

Un tiers des professeurs part déjà à 64 ans. La réforme des retraites ne change pas radicalement les choses pour les enseignants

Pap Ndiaye, le 4 avril, sur Public Sénat

Fonctionnaires de catégorie A, rémunérés 2640 euros net mensuels en moyenne, les enseignants, diplômés de master (bac + 5) entrent en activité à partir de 23-24 ans. Après 43 annuités, les voilà arrivés à 66-67 ans. Dans leurs témoignages, ils reconnaissent volontiers ne pas travailler «sur les toits ou le bitume», ni faire «les trois-huit». Mais font valoir la pénibilité: «faire le show, des heures durant, seuls, face aux élèves». Le soir, certains se couchent en entendant «les bruits de la journée qui tournent en boucle».

Arrivés en fin de carrière, après trente à quarante ans de service, ils font un bilan souvent amer: moins bien payés (au début des années 1980, un débutant touchait 2,3 fois le smic, contre 1,2 aujourd'hui), moins considérés socialement, des parents d'élèves trop présents, un faible soutien hiérarchique, un public de plus en plus hétérogène, des élèves qui «n'apprennent plus». Et des ministres successifs jugés «hors sol», voire «méprisants».

La dernière sortie de Pap Ndiaye, le 4 avril, les a hérissés. «Un tiers des professeurs part déjà à 64 ans. La réforme des retraites ne change pas radicalement les choses pour les enseignants», a-t-il affirmé sur Public Sénat. En novembre, le ministre avait expliqué que l'on n'entrait plus dans le métier «pour que ça se termine par un pot de retraite quarante ans plus tard», mais pour pouvoir «être enseignant dix ans, et puis faire autre chose». Et la vocation?

«J'ai adoré ce métier», se souvient Gilbert, 72 ans, «vieux mais toujours en colère». En tant qu'instituteur, il a pris sa retraite à 57 ans. Il touche 2000 euros net. Fonctionnaires de catégorie B, les «instituteurs», formés dans les écoles normales primaires (remplacées en 1989 par les IUFM, qui ont alors formé des «professeurs des écoles»), appartenaient à la catégorie dite «active», qui couvre les emplois présentant «un risque particulier ou des fatigues exceptionnelles».

L'Éducation nationale, il ne faut plus m'en parler!

Gilbert, 72 ans, instituteur retraité

À ce titre, ils pouvaient partir plus tôt. «Le métier d'instituteur était donc reconnu comme pénible. Mais ce n'est plus le cas pour les professeurs des écoles! Absurde», assène Gilbert, qui raconte avoir vu «les choses mal tourner dans les années 1980». «Les méthodes de lecture imbéciles, la fin de l'analyse grammaticale fine, un inspecteur m'expliquant un jour que j'étais "un éducateur", à qui j'ai répondu que j'étais là pour instruire les enfants... L'Éducation nationale, il ne faut plus m'en parler! s'emballe-t-il. C'est une pyramide avec, en bas, des ouvriers spécialisés que sont les instituteurs et professeurs des écoles. Ils sont pourtant à la base de l'édifice scolaire.»

Il raconte avoir conservé ses méthodes pédagogiques «jusqu'à la fîn», en étant peu apprécié de ses inspecteurs. Mais à 50 ans, lassé du système, il a intégré une brigade de remplacement,

affecté, au gré des absences, sur tous les niveaux de l'école primaire, «sans avoir la responsabilité d'une classe et tout ce qui va avec».

Jean-Michel Alavoine, 60 ans, a aussi fait ce choix depuis deux ans. «Assurer le quotidien d'une classe, les relations avec les parents, les collègues... Je n'avais plus envie de subir cet environnement anxiogène. Désormais, je n'ai rien à gérer d'autre que la pédagogie», raconte ce professeur des écoles, par ailleurs secrétaire académique du SE-Unsa, à Reims, qui fut directeur d'école pendant dix-huit ans. «Sur mon week-end, je passais un jour et demi à la direction d'école et la préparation de ma classe, poursuit-il. Le métier s'est complexifié. Il demande une énergie que je n'ai plus. Je le ressens depuis mes 58-59 ans.»

## Une dégradation du métier

En vingt-cinq ans, il constate que l'école a changé, avec des élèves qui «n'apprennent plus par cœur», des temps consacrés aux fondamentaux «divisés par deux», et l'apparition de «comportements hautement perturbateurs». «On est parfois obligés de laisser tomber des enfants. On a le sentiment d'être empêchés, même s'il y a toujours des moments de grâce», explique l'enseignant, qui ne sera «pas mécontent» de partir à la retraite à 63 ans. Avec une décote. «Le matin, il faut que je me fasse violence pour y aller, avoue-t-il. Une fois en classe, je suis en zone de confiance. Je fais mon métier consciencieusement. L'expérience permet de compenser.»

La vie est-elle plus rose dans les collèges et lycées, où les professeurs font 18 heures devant les élèves s'ils ont le Capes, et 15 s'ils sont agrégés (contre 24 heures pour les professeurs des écoles)? «J'ai fait un AVC il y a deux ans, en plein cours, avec une classe de seconde très difficile. Je ne bois pas, je ne fume pas. Ça n'a jamais été reconnu accident du travail. Je n'ai pas trop de séquelles, si ce n'est des problèmes de mémoire, de concentration. Et je suis devenu très mauvais en calcul mental. Heureusement, mes élèves sont pires...»

Professeur de mathématiques depuis trente-sept ans, Benoît se sent usé. À 53 ans, il pense à sa retraite lointaine, tout en étant «pessimiste» sur ses chances d'en jouir un jour. «Les ennuis de santé arrivent en rafale, explique-t-il. Et puis il y a une forme de démotivation. Mon travail est de moins bonne qualité. Je donne le minimum», poursuit ce veuf, père de trois enfants.

J'essaye de préserver les bons élèves et de ne pas dégoûter les autres

Benoît, 53 ans, professeur de mathématiques

Il y a quinze ans, il a clairement constaté «une dégradation» du métier, lorsqu'il a poussé la porte d'un lycée nîmois défavorisé. «Je me suis fait insulter pour la première fois. Les élèves arrivaient en classe en retard, au compte-goutte. J'ai décidé de les exclure, ce qui m'a valu d'être mal vu par la direction. Je suis donc rentré dans le rang. Comme mes collègues, j'ai arrondi les angles. J'ai fini par considérer des choses inacceptables comme des broutilles.»

Sur ses 15 heures de service, il se sent «inutile et impuissant pendant 14 h 30». En seconde, il hérite d'élèves dont le niveau en maths ne lui permet pas de faire grand-chose. Trop tard. «Dans mon évaluation de début d'année, plus de la moitié de ma classe de seconde pense que  $10^2$  est égal à 20. Comment enseigner les logarithmes? J'essaye de préserver les bons élèves et de ne pas dégoûter les autres. En français, en langues vivantes, en histoire, il y a encore

moyen de transmettre quelque chose. En maths, pour 80 % de mes élèves de seconde, les carottes sont cuites depuis le CE2.»

Benoît avait été reçu premier au Capes de maths. À l'époque, cet ingénieur diplômé de Centrale Paris avait choisi de quitter EDF, au bout d'un an, pour embrasser un métier ayant du sens et permettant de profiter d'une vie de famille. «J'ai divisé mon salaire par trois, mais à l'époque, le métier était valorisé. Dans les années 1990, prof, c'était classe moyenne supérieure.» Avec deux heures supplémentaires par semaine, Benoît touche 2800 euros net.

Dans son «collège tranquille et favorisé des Yvelines», Sébastien, 52 ans, lui aussi prof de maths, aime toujours son métier et se voit «parti jusqu'à 66-67 ans». Il est «sans illusion sur l'Éducation nationale», mais a toujours «la vocation». Sinon, il serait parti dans l'informatique «depuis longtemps». Certes, depuis quinze ans, les collégiens ne connaissent plus leurs tables de multiplication et ne savent plus utiliser les instruments de géométrie. «Une baignoire pleine de trous où j'essaye de mettre les doigts», résume-t-il. Pour ne pas s'ennuyer, il s'astreint à «faire évoluer sa pédagogie en permanence», en recourant au numérique.

«Le plus difficile, c'est de se renouveler. Après quarante ans de carrière, lorsqu'on raconte une anecdote, on connaît la réaction», explique François, 65 ans, professeur en classe préparatoire dans un grand lycée parisien. Il s'attache donc à «rester en contact avec la recherche scientifique». «Lire de telles publications demande plus d'effort qu'à 40 ans, avoue-t-il. Et j'ai face à moi la crème de la crème, des élèves exigeants dont la capacité d'assimilation est impressionnante.»

Heureux dans ce métier *«intellectuellement stimulant»*, François imagine sa retraite *«le plus tard possible»*. Agrégé d'histoire, il touche 3500 euros net, auxquels s'ajoutent les heures supplémentaires. *«Pas mirobolant»* compte tenu de ses compétences et du travail fourni, estime le professeur, qui aurait pu prendre sa retraite il y a trois ans.